RÉFUTATION

De la Lettre supposée de M. DE *MIRABEAU, adressée à M.* BERTRAND *, Officier Municipal de Marseille, & Avis très-sérieux aux bons Citoyens.*

Citoyens qui m'écoutez, je parle d'un homme dont les grandes combinaisons d'idées n'ont jamais été bornées par la nature ; & qui a toujours eu le don de penser par lui-même, dont l'esprit général a été de tout tems dégagé de cet engourdissement de facultés ; d'un homme qui a vu ce qui était fait, & ce qui restait à faire, qui a eu assez de courage pour renverser, assez de génie pour reconstruire, & assez de sagesse pour poser des fondemens sûrs ; d'un homme qui a étonné par l'étendue de ses vues, qui a été capable de composer & décomposer, de juger la Constitution, d'en

entrevoir les principaux ressorts, de suivre leurs enchaînemens, & muni d'un lévier unique, il a presque remué la France ; d'un homme enfin d'un génie actif, entreprenant, libre & étendu, qui a su voir & tracer la route, qui a franchi les précipices d'un travail immense, & entraîné après lui la confiance des Français. Eh bien ! cet homme, c'est Mirabeau !

Vous reconnaissez à ce tableau, l'ami & le protecteur de Marseille ; cet écrivain qui n'a jamais manqué de caractère ni de talent, que personne ne peut accuser d'avoir encensé l'autel de la tyrannie. Malgré les persécutions multipliées de l'Aristocratie, il a fermement persisté dans ses principes, dont les sentimens n'étaient émanés que de son cœur ; & la Patrie doit lui savoir gré de son zèle.

Mais puisque vous convenez que c'est bien là votre Protecteur, comment avez-vous pu lire sans horreur cette prétendue lettre qui commence par ces mots : *Je n'ai pas répondu, mon cher ami, à votre précédente lettre*, & finit par ceux-ci : *le salut public vaut mieux même que la justice* ? Comment, dis-je, des Citoyens osent-ils encore affirmer une pareille absurdité, soutenir même, avec une espèce de fureur intrépide, que c'est à point nommé la lettre de M. de Mirabeau ?.... C'est vouloir relever

une bêtise & afficher une ignorance qui tient à l'imbécillité.

Il faut donc convenir que cette prétendue lettre n'a été machinée que par les ennemis du bien public, dont la rage se porte à la persécution, l'acharnement à la haîne, les tourments à l'envie, & les noirceurs à la calomnie ; c'est ce qui sera éternellement le partage de ceux qui auront le malheur de ne pas se familiariser avec le nouvel ordre des choses. Ils ne voyent donc pas, ces suppôts de la tyrannie, que leurs projets sinistres échouent journellement ! Ils avaient tramé, sans doute, de complots affreux ! . . . . Dieux ! quels présage ! dois-je achever ? . . . . oui, il faut mettre au jour ces horribles mystères ; ils ne sont pas encore satisfaits des souffrances du peuple ; leur rage meurtrière n'est pas assouvie ; leur infâme prévoyance s'étend sur l'avenir, je frémis . . . . Des malfaiteurs, peut-être, sont déjà payés pour porter le feu & le sang dans les familles. Voilà le but de leur scélératesse de soulever le peuple désolé ; ce peuple toujours victime, toujours faible, on veut l'égorger. . .

Voilà l'abominable calcul de nos ennemis ; voilà comme de sang froid ils tracent des plans criminels ; ils voudraient irrévocablement en voir l'exécution, & presque ils en commencent les affreux préparatifs.

Ah ! généreux Marſeillais, je me joins ici aux ſentimens d'un Patriote qui vous eſt connu, & qui crie : « Défendons notre chère Patrie ; » & s'il faut mourir, mourons victimes glorieuſes » de la liberté, & ne ſouillons pas nos ames » honnêtes, de ces horribles forfaits ».

Le peuple, inſulté par les auteurs du deſpotiſme, eſt fatigué de tant d'outrages faits au bon ſens & à la raiſon ; il s'apperçoit que l'audace de ſes ennemis n'eſt tiſſue que de faibleſſe, d'orgueil, de baſſeſſe ; & l'intrigue devient une atrocité fanatique, où peut-être que quelques pieux calomniateurs veulent encore inſpirer des fureurs. O monſtre ! fait pour perſécuter & haïr, comme le tigre eſt né pour dévorer, te voilà aux priſes avec la mort ! Ton agonie languiſſante excite tes dernières convulſions. Tu expire ; mais il eſt un tems à tout.... *Tempus inſtat & creſcet torrens eundo.*

Si cependant ceux que nous appellons Ariſtocrates, comprenaient l'horreur que le Peuple a conçu de *ce nom* odieux, s'ils connaiſſaient l'obligation de remplir les devoirs d'un Citoyen vertueux ; s'ils s'attachaient à la morale de la vérité, par des exemples patriotiques ; s'ils avaient une ame juſte & ſenſible, pour ſe pénétrer des ſentimens naturels de l'amitié, de l'union, de la concorde & de la fraternité ; ſi

leur franchiſe enfin ſe montrait à découvert ; ils goûteraient les délices de la liberté dont ils ſe rendent ennemis : mais quoi ! ils ſont ſemblables aux bêtes féroces, ils reſtent dans leur repaire ; leur ame eſt enfin gangrenée, & leur mal ſans remède.

Amis de la paix ! Citoyens honnêtes & vertueux ; vous qui connaiſſez vos droits inconteſtables, dont la loi vient de proclamer l'uſage, oubliez les erreurs de vos ennemis, qui oſent encore braver vos vertus ; condamnez au ſilence vos perſécuteurs ; moquez-vous des inſtrumens qu'ils deſtinent à la vengeance ; ils ont beau vouloir anéantir la vérité, ils ne peuvent pas tromper la juſtice du tems ; la honte leur a ôté la reſſource de ſe juſtifier ; & leur front eſt marqué d'une ignominie éternelle.

Citoyens des Campagnes, Ouvriers, Artiſans! & vous tous habitans de la Cité, ralliez-vous ſous l'étendard de la liberté ; oppoſez une forte réſiſtance aux abominables projêts de vos ennemis ; ne vous laiſſez pas ſéduire par leurs fauſſes inſinuations ; méfiez-vous de leur abominable perfidie ; n'écoutez jamais les conſeils de ceux qui, ſous des apparences trompeuſes, affectent d'aimer le bien du peuple, tandis que leurs actions démentent ces généreux ſentimens. Soyez toujours ſur vos gardes ; nous touchons

à l'inſtant de la fin de nos maux ; bientôt l'immenſe ouvrage de la Conſtitution va ſe terminer ; & notre bonheur dépend de notre courage.

Hélas ! mes Concitoyens , je ne tiens presque à rien dans votre Ville; je ne ſuis pas même actif; mais je le ſuis dans une des contrées des hautes Alpes, chef de famille & honnête , je dépends de mon induſtrie pour ſuffire aux beſoins de la vie ; mais s'il ne fallait qu'une victime pour procurer à Marſeille cette union & cette paix que je deſire , eh bien ! c'eſt moi qui m'offrirais en holocauſte ; je raſſemblerais tous vos ennemis ; je leur dirais : Puiſque pour aſſouvir votre rage , vous demandez du ſang , enfoncez le poignard dans mon cœur ; répandez-le ! étanchez-en votre ſoif juſqu'à la dernière goutte , & ſi vous n'êtes pas aſſez ſatisfaits , ſemblables à des Antropophages , raſſaſiez-vous de mon corps juſqu'à la moindre petite partie ; mais du moins épargnez ces vertueux habitans. Oui , je le répète , l'attachement naturel que j'ai pour ma famille , ſerait pour moi un bien petit ſacrifice , en comparaiſon de l'amour que j'aurais de ſauver votre Patrie , devenue celle de tout Français. Mais les monſtres........ ils ne rendraient pas ma gloire complette ; ce n'eſt pas le ſang d'un ſeul

homme qu'ils desirent ; ce sont des ruisseaux... Grands Dieux !

Mais finissons ; l'Etre Suprême préside à tout, sa Divinité secondera votre courage. Vouez-lui votre confiance ; vouez-la aussi à vos sages Législateurs, à tous les Chefs de la Cité & de l'Administration ; encouragez leur intrépide activité ; secondez leurs efforts par votre soumission aux Lois ; soyez fidèles au serment sacré que vous avez prononcé ; comptez sur l'exactitude vigilante de Mirabeau, protecteur de Marseille ; croyez fermement que sa plume éloquente n'a jamais produit des expressions contraires à son caractère ; & enfin, que son esprit & son adresse ont toujours soutenus avec intrépidité la cause de la Nation. Prononcez souvent ce langage ; avec de pareilles armes, vous terrasserez les ennemis de votre repos. C'est le vœu de mon cœur.

Par l'Auteur du Jugement Patriotique.

A MARSEILLE,
De l'Imprimerie de J. Mossy, Père & Fils, Imprimeurs de la Nation. 1790.